

Conseil de la langue française



Francine Montpetit

Prix Jules-Fournier 1984

Québec 



Prix Jules-Fournier 1984

Francine Montpetit

rédactrice en chef
du magazine Châtelaine



Cet ouvrage a été publié par
le service des communications
du Conseil de la langue française,
sous la direction de Léo Gagné

Collaboratrice:

Sylvie Dugas
Service des communications

Graphiste:

Composition Orléans inc.

Dépôt légal — 4^e trimestre 1984
Bibliothèque nationale du Québec

ISBN 2-550-11546-5



Prix Jules-Fournier 1984

*Sur proposition unanime du jury,
le Conseil de la langue française
a l'honneur de déclarer lauréate du
prix Jules-Fournier*

Madame Francine Montpetit

*rédactrice en chef
du magazine Châtelaine*

*pour le sens esthétique de son écriture,
la justesse et l'aisance de son style,
la liberté, le mouvement et la capacité d'évocation de sa phrase
et pour sa contribution exemplaire à la qualité
de la langue de la presse québécoise.*

*Fait à Québec,
ce premier jour de décembre mil neuf cent quatre-vingt-quatre.*

*Le Président du
Conseil de la langue française*

*Le Secrétaire du
Conseil de la langue française*

Michel Plourde Gérard Lapointe

Proclamation du prix Jules-Fournier

1984

Le prix Jules-Fournier est décerné maintenant pour la quatrième fois. Jusqu'à l'an dernier, selon les règlements, il ne pouvait être attribué qu'à des journalistes de la presse quotidienne. Une règle nouvelle fut introduite, ouvrant le concours à d'autres membres de la profession également, ceux des hebdomadaires, mensuels et autres périodiques. Ces publications non quotidiennes occupent en effet une place très considérable dans le journalisme québécois et, après une expérience de trois ans avec les seuls quotidiens, le Conseil a cru que la nécessité s'imposait tout naturellement d'agrandir comme je le dis le domaine initial du prix.

Jules Fournier, qui dut sans doute à un sens esthétique marqué les progrès qu'il fit, d'après Olivar Asselin, dans la maîtrise de la langue, une langue dont il finit par devenir une sorte d'artiste exigeant et zélé, est resté parmi nous un de ces témoins dont nous avons eu bien besoin, au cours de l'histoire, pour enseigner et maintenir le français en l'illustrant. *Détail personnel*: ces deux journalistes furent pour moi, dans mon adolescence, comme deux professeurs lointains, et je me souviens comme si c'était hier d'avoir été impressionné chez eux par le style, par la qualité ludique et pourtant rigoureuse de leur style.

Je n'amène pas ces expressions par hasard. Sens esthétique, écriture artiste, qualité à la fois ludique, aisée et néanmoins sûre et ferme du style, ce sont là aussi quelques-uns des attributs que le jury a observés dans les textes dont il a décidé de couronner l'auteur. Ce serait pourtant décrire en trop peu de mots les raisons qui ont motivé le jury dans son choix. Ajoutons, tout en restant concis et juste, le sens de la frappe, si je puis dire, la liberté de la phrase, son mouvement, et une remarquable capacité d'évocation. Ces qualités ne s'obtiennent jamais qu'à la faveur de la maîtrise des moyens que peut offrir la langue elle-même.

Le jury se composait cette année de mesdames Nicole Deschamps, professeur à l'Université de Montréal et Nathalie Petrowski, journaliste et première lauréate du prix, ainsi que de messieurs Roch Côté, journaliste, Clément Marchand, éditeur et homme de lettres, et Pierre Vadeboncoeur, membre du Conseil de la langue française et désigné par le Conseil pour présider ce jury.

Ces cinq personnes ont décidé à l'unanimité, pour les raisons mentionnées il y a un moment, de décerner le prix Jules-Fournier à madame Francine Montpetit, rédactrice en chef du magazine « Châtelaine ».

J'ai donc l'honneur et le plaisir, au nom du jury, de prier M. Michel Plourde, président du Conseil de la langue française, de remettre maintenant à la lauréate un parchemin qui souligne les qualités qui lui ont valu d'être choisie, ainsi que la somme de 3 000 \$ qui se rattache à ce prix.

*Pierre Vadeboncoeur
Président du jury*

Francine Montpetit rédige.. et dirige

Francine Montpetit vient d'un milieu préoccupé par la qualité de la langue française. Chez elle, on est tous communicateurs, à un titre ou à un autre. Son père, André Montpetit, juge à la Cour supérieure est maintenant à la retraite. Ses frères Michel, Claude et Alain sont tous trois communicateurs et journalistes.

Le chef de file de cette lignée, Édouard Montpetit, était économiste, avocat et professeur. Tour à tour directeur et doyen de la Faculté des sciences sociales, économiques et politiques, il fut nommé secrétaire général et directeur des relations extérieures de l'Université de Montréal. Il a été aussi journaliste à ses heures.

Mais c'est surtout l'écrivain au style alerte, toujours soigné et coloré, qui influence sa petite-fille, tentée elle aussi par une carrière dans le journalisme. Elle tient de son grand-père l'amour du travail bien fait, le sens de l'organisation et de la direction, et, par-dessus tout, un profond attachement à la langue française.

Après ses études primaires à l'Académie Saint-Paul, elle fréquente le Collège Marguerite-Bourgeois jusqu'en Belles-Lettres, puis s'inscrit à la Faculté des Lettres de l'Université de Montréal.

Parallèlement à ses études universitaires, elle commence une carrière de journaliste à Radio-Canada (1955-1960), participant à diverses émissions d'information. Après quelques années, elle est affectée à l'émission «Carrefour», où elle se joint à une équipe de journalistes chevronnés: René Lévesque, Judith Jasmin, Gilles Marcotte et Carl Dubuc, parmi tant d'autres.

En 1960, Francine Montpetit opte pour le journalisme écrit. Elle devient rédactrice en chef à la *Revue populaire*. Son but est d'orienter le contenu de ce magazine féminin, afin qu'on y traite de sujets plus dynamiques et plus sensibles à la condition féminine. Elle fait ensuite un séjour à *La Patrie* (1963-1965) au service des Arts et de la culture, avant de revenir à la radio (1965-1969) comme auteure et animatrice d'émissions de 30 minutes sur le thème de l'amour,

puis comme recherchiste et co-animatrice de l'émission «D'amour et d'eau fraîche» qui tourne bientôt en discussions centrées sur les événements et l'actualité.

Le ministère des Affaires étrangères de France lui accorde, en 1969, une bourse en journalisme et voilà qu'elle s'envole pour Paris. Elle y fait un stage à l'O.R.T.F. comme animatrice, suivi d'un stage de neuf mois au *Figaro* comme journaliste au service des Arts.

Pour la première fois depuis le début de sa carrière, elle s'éloigne du monde de l'information pour accepter un poste à l'Agence de coopération culturelle et technique (1971 à 1973), afin d'organiser des échanges entre jeunes des pays francophones d'Afrique, d'Europe et d'Amérique.

Munie d'une expérience aussi diverse dans l'organisation du travail d'équipe et la direction du personnel, le reportage et l'entrevue, l'animation et la recherche thématique, Francine Montpetit est fin prête à relever avec succès le défi qu'on lui propose: le poste de rédactrice en chef du magazine *Châtelaine*. D'entrée de jeu, elle imprime sa marque à la revue: en plus de la concision et de la précision qui caractérisent ses interventions, elle communique à ses collaborateurs sa préoccupation de la condition féminine, son insatiable curiosité intellectuelle, son ouverture aux multiples manifestations culturelles et artistiques et une constante attention aux faits et gestes de la vie quotidienne des lecteurs et des lectrices de *Châtelaine*.

Depuis 1973 qu'elle est à la barre de la rédaction de ce magazine, elle en définit l'orientation, la philosophie et le contenu avec une équipe de cinq journalistes et en élabore l'aspect visuel avec le directeur artistique. Elle y rédige un billet mensuel, le plus souvent axé sur la vie quotidienne, et des articles sur le tourisme et les voyages.

C'est ce dernier aspect de son travail – l'écriture journalistique – qui lui a valu le prix Jules-Fournier 1984, décerné par le Conseil de la langue française.

**Chroniques
de**

Francine Montpetit
Prix Jules-Fournier 1984



BILLET

UNE BELLE HISTOIRE DE «K»

PAR FRANCINE MONTPETIT

Le docteur K. Ainsi l'avons-nous nommé dans un article de ce numéro (page 48) afin de protéger son anonymat. Pour des raisons évidentes. Les femmes qui disent avoir été ses victimes ne seront pas entièrement satisfaites. Elles crient justice, peut-être même vengeance. Comme ultime recours, elles comptent sur les journalistes pour étaler au grand jour les détails des assauts qu'elles ont subis et le récit des innombrables et stériles démarches qu'elles ont accomplies auprès du CSF, de la police, de la Corporation professionnelle des médecins du Québec. Elles comptent aussi sur *Châtelaine* pour prendre parti, pour appuyer sans réserve leur colère et leurs revendications. Nous avons accepté la première moitié de la mission et pour ainsi dire nuancé la seconde.

De quoi s'agit-il? De harcèlement sexuel. Surgi de là où on s'y attend le moins, de ce lieu où, en principe, on entre avec confiance pour en sortir sinon guérie (!), à tout le moins mieux dans sa peau et dans son âme: le cabinet du médecin.

Si on s'en tient aux statistiques disponibles, la quantité de poursuites officielles pour attentat à la pudeur logées par des patientes contre des praticiens est modeste. Quant aux simples plaintes, difficile de savoir au juste... Il en va de cela comme du viol ou de l'inceste: le silence devient refuge. Quitte à soulever un lièvre et à me faire dire en même temps que je m'appuie sur des prétendues réalités qui ne sont pas quantifiées, je suis prête à affirmer que beaucoup de femmes ont au moins une histoire de ce genre à raconter. «Plus ou moins dramatique», j'en conviens. Mais inconvenante et inacceptable dans bien des cas. Un jeu de pouvoir aussi puissant que celui qui se joue entre les quatre murs d'un bureau de médecin rend inadmissible tout geste, tout examen, toute ordonnance contraires à la pratique normale de la médecine.

Là se situe la nuance. Entre, par exemple, le cas de cette jeune femme qui consulte un médecin pour une infection au doigt et se voit en deux temps trois mouvements pratiquement renversée sur la table, en train de subir un examen gynécologique des plus douteux et celui d'une autre qui, hantée par l'angoisse, éclate en sanglots incontrôlables pour se retrouver entre les bras de son médecin qui

juge à propos de la bercer plutôt que de lui offrir du valium, il peut y avoir un monde d'interprétation, non seulement de la part du médecin, mais aussi de la part de la patiente. Il est parfois infiniment difficile et délicat de trancher: tout est dans la manière de donner et de recevoir, tout se situe dans la définition subjective du rapport médecin-patient et dans le refus d'en faire une relation protecteur-protégée.

Ce raisonnement tient pour celles qui s'affirment, posent des questions, disent leur malaise si celui-ci existe, des femmes capables de se défendre tout simplement.

Dans le cas de «K», il s'agit de patientes d'un psychiatre. Des femmes, une toute jeune fille aussi (et surtout) veulent le poursuivre en justice pour avoir subi contre leur volonté affaiblie une thérapie sexuelle dont elles sont sorties bouleversées, traumatisées. Elles ont été initiées à certaines pratiques sans jamais avoir été avisées qu'elles s'engageaient dans une aventure de ce genre et, au moment de leur prise de conscience, il est trop tard pour négocier. Elles accusent, le médecin se défend selon son droit, il l'emporte contre elles et contre tous les petits appareils de justice mis à la disposition des plaignantes qui n'ont pas les moyens de poursuivre devant le syndic ou au civil.

Nous nous faisons leur porte-parole. Nous avons consulté le dossier à fond et réagi violemment au récit de la jeune Patsy, mais nous nous sommes abstenues de juger des autres, tant il y avait de nuances à saisir dans chacun des témoignages et tant l'interprétation par ses «victimes» des attitudes du docteur K semble souvent prêter à discussion. Nous avons constaté aussi que les cas de harcèlement sexuel dans les cabinets de médecins sont fréquents: des associations, des organismes, des spécialistes s'intéressent de façon particulière à ce problème à travers toute la province. Et puis de nombreuses patientes témoignent facilement de faits troublants quand on les questionne à ce sujet.

Nous voulons appuyer les revendications de toutes les victimes d'«abus» sexuels du genre et ouvrir la porte à des plaintes qui enfin seront entendues. Nous voulons donner à nos lectrices les moyens de réagir et d'agir dans de telles circonstances. Cette action, nous l'entreprenons grâce à la détermination de quelques femmes et de leur combative avocate... ■

BONSOIR JEUNESSE?

PAR FRANCINE MONTPETIT

Ils s'appellent Pierre, Frédéric, Myriam, Alain, Olivier... Ils ont des prénoms d'aujourd'hui, souvent empruntés à ceux si romantiques d'hier. Mais ils n'ont plus de nom de famille. Comme s'ils refusaient certains liens, tant il est important d'être indépendant et d'être soi-même. Ils ont entre 11 et 15 ans, ils sont de familles aisées et ils causent, même s'ils ont la réputation, auprès des adultes, de se replier le plus souvent dans leur cocon pour mieux cacher ce qu'ils vivent. Pierre, Myriam et les autres parlent dans ce numéro de leur existence, de leurs parents, de l'école, de la gang, de la drogue, pour en finir rapidement avec la politique: «Il faudrait tout jeter par terre et recommencer. C'est pourri et les politiciens sont des bozos!»

J'ai eu du mal à les lire jusqu'au bout tant je trouve tristes leurs propos et leurs confidences. À mon cœur défendant, des images de ma propre adolescence me montaient à l'esprit et je n'ai pu m'empêcher de la repeindre à grands traits de peinture dorée avec, en retrait, le tendre et chaud regard de ma mère et en tout premier plan, les visages rieurs et graves des membres de «ma gang». Presque toutes des filles, comme cela se devait dans le temps.

Elles s'appelaient Ti-Clou, Jacqueline et Louise. Un peu plus tard, Claudette, Monique et Nicole. Tous les soirs, nous écoutions *Madeleine et Pierre et Yvan l'Intrépide* à la radio et nos imaginations trottaient, éperdues, vers des mondes de cavernes magiques et d'extra-terrestres. Nous écrivions des pièces de théâtre où je jouais les chevaliers intrépides avec, en guise de cape, les rideaux du salon et pour bouclier la lèche-frite «volée» dans l'armoire de la cuisine. Vers nos 15 ans, nous nous réunissions dans un noir *cabibi* secret au sous-sol familial et nous fumions en cachette tout en réinventant l'école, la famille et le monde... Puis nous scellions nos ententes par des mots de passe et des codes mystérieux. J'ai, quand j'y songe, des parfums de plaisir qui me montent aux narines

et, ma foi, un peu de nostalgie.

Était-ce donc si joli? C'était, en tout cas, vivant, rassurant, créateur, actif. Nous ne pensions pas à jouer aux grandes personnes et les rapports entre garçons et filles s'établissaient à cet âge sans le défi par trop envahissant de la sexualité. Sans l'alcool, sans la drogue. Par contre, qui de ma génération peut oublier les troubles de la conscience, les lourds et languissants vagues à l'âme où nous nous débattions avec la mutation de nos corps et de nos esprits? Qui veut témoigner avec une inconditionnelle ferveur d'une jeunesse souvent débranchée des réalités et qui nous menait, apeurés, vers la vie adulte.

L'ennui existait-il? Beaucoup moins, il me semble. Or, j'ai le sentiment, en ouvrant les yeux autour de moi, tout comme je l'ai en lisant l'article dont je parle ici, d'absence d'élans—fussent-ils sporadiques—d'enthousiasme, de rires et surtout de créativité. Cette jeunesse-là fait trop souvent de l'ennui son excuse et son cheval de bataille.

Était-ce la naïveté et l'inconscience qui nous «donnaient la vie» entre deux bouffées de mélancolie? Je n'en sais rien, mais si c'est le cas, vivent la naïveté et l'inconscience! Nos parents étaient-ils infiniment plus présents, nos profs davantage à l'affût de nos besoins? On pourrait le croire en écoutant nos jeunes témoins. Leurs parents ont peur de la vie et leur sens de l'émerveillement cède souvent les pas à la méfiance... Et puis, l'existence d'aujourd'hui est difficile, les dangers plus nombreux, l'insécurité infiniment plus présente.

Autant de raisons, autant d'excuses et beaucoup de nuances à apporter. Quelle adolescence raconteront ces jeunes-là quand ils auront 20 ans? À les entendre, un moment de vie sans grand plaisir spontané où l'amitié prend toute la place et tient lieu d'équilibre, avec ça et là des brins de philosophie qui se dessinent dans la grisaille. «Moi, dit Marc, je veux prendre les choses comme elles se présentent.» «Les parents, ajoute Myriam, pensent à notre avenir, mais si peu à leur présent.»

De quoi méditer. ■

BILLET

UN HOMME DE PAIX

NOUS EST NÉ

BILLET

PAR FRANCINE MONTPETIT

Le 5 octobre dernier, Noël est venu avant l'heure. Tous les carillons de l'Occident ont chanté le courage d'un homme, sa victoire contre la tyrannie, la noblesse de ses luttes pour redonner à son pays toutes les libertés: libertés nationales, syndicales et religieuses. Le 5 octobre dernier, Lech Walesa, celui qui toujours fidèle à lui-même «a agi sans jamais se mettre à genoux», s'est vu décerner le prix Nobel de la Paix.

Avons-nous l'âme suffisamment axée sur les grandes causes non seulement pour comprendre—cela est relativement facile—mais pour mesurer l'énormité des combats où un homme de modestie s'oppose, sans crainte apparente, à tout un empire?

Peu de temps après avoir entendu et «savouré» la bonne nouvelle, j'ai vu le film sur le Mahatma Gandhi. La tentation de faire un rapprochement entre les deux hommes, leurs idéaux et leurs moyens d'action est puissante. Ce qui les unit surtout, c'est le refus obstiné qu'ils opposent à toute forme de violence. Pourtant, l'exaspération et l'impatience sont les enfants des nobles et grandes luttes. Il est tellement plus facile de convaincre un peuple de se battre, fût-ce avec des fourches, que d'exaspérer l'adversaire par le silence, par les grèves, par la force de l'inertie.

Lech Walesa n'est pas au bout de ses peines. Gandhi ne l'était pas non plus quand il a ému pour la première fois les colonisateurs anglais. Ce sera plus dur encore demain quand il affrontera jour après jour la sourde colère des autorités polonaises et la vengeance sournoise des chefs soviétiques. Son peuple en est un de peine. Après Hitler, Staline, Auschwitz, il a de l'endurance, il connaît la valeur et la portée du temps et il mesure bien ses choix: Solidarnosc, dans la bouche d'un Polonais, ce n'est pas un vœu pieux, c'est une réalité qui éclate. Aucun doute: Noël cette année sera presque beau en Pologne puisque le pays tout entier est prix Nobel.

Le choix de Lech Walesa après deux ans d'hésitation et de prudence politique de la part du Comité d'Oslo est profondément émouvant. Il faut remonter à Sakharov, en 1975, pour trouver un exemple semblable: à l'époque, ce fut aussi le couronnement de David en lutte contre Goliath.

Quelle force, quelle obstination, quelle foi faut-il couvrir pour épouser ainsi la raison de vivre de toute une communauté, mettre en jeu sa propre liberté, son existence même, au nom de la simple justice? Il ne faut pas l'oublier: Lech Walesa, avant de devenir l'ami du pape et la coqueluche des journaux de l'Ouest, a été cet obscur électricien des chantiers de Lénine qui, le 14 décembre 1970, à la suite de la révolte ouverte de 3 000 ouvriers qui menacent d'assaut le siège de la milice de Gdansk, monte sur l'estrade, appuie la résistance mais conspuie la violence en suggérant la grève plutôt que la guerre.

«C'est un bulldozer, c'est une charrue», raconte la journaliste Irina de Chikoff, qui a conduit une enquête sur l'ex-président de Solidarité. «Avec l'image de la Vierge de Czestochowa au revers de sa veste, avec le sigle de Solidarnosc, avec ses doigts en V, il poursuit son chemin. Rien ne l'arrête, rien ne semble lui faire peur. Il dit: "Je suis comme un homme sur une corde raide, au-dessus de la cour d'une prison." Mais il ne craint pas de retourner en cellule.» Comme Gandhi...

C'est donc aujourd'hui dans ma tête la rencontre de l'ouvrier et de l'avocat-philosophe, étonnamment ressemblants, tellement inspirants aussi en ces jours de paix quelque peu dérisoires. Certes, pour nous, les fêtes marqueront la trêve habituelle entre deux malaises politiques et trois querelles de clocher. Ne nous en plaignons point: il est des malheurs que l'on ne souhaite pas, même à ses pires ennemis. Mais reconnaissons au moins notre chance et mesurons bien la dimension de nos combats. Certaines comparaisons sont franchement insupportables...

Que la paix soit avec nous. ■

EPCOT CENTER: HUITIÈME MERVEILLE DU MONDE

Véritable université populaire, EPCOT c'est aussi le triomphe de l'imagination. Là, les laitues poussent en plein désert!

PAR FRANCINE MONTPETIT

Dans tout Québécois dort un soleil. En ces temps de froidure, la Floride devient son Etat d'appoint, une onzième province canadienne. Depuis la capitale Miami P.Q., jusqu'à Jacksonville, la côte y va de ses plus authentiques accents de chez nous, de ses chiens chauds (!) et de ses hambourgeois à la sauce franco-américaine. Il faut entendre avec quelle ardeur Baptiste parle de ses vacances dans le Sud, il faut voir aussi avec quelle ferveur il prépare sa descente au soleil pour comprendre combien lui est précieuse la moindre goulée de lumière et de chaleur!

Pourtant, mis à part ses vivifiantes vitamines santé, sa mer parfois fort attirante et ses quelques havres de repos et de grâce, la Floride n'offre rien de tellement séduisant. Mais, «faute de grives on mange des merles», diraient les optimistes ou les résignés pour qui un plat pays où l'on rôtit tout rond vaut mieux qu'un pays plein de relief où l'on claque des dents!

Walt Disney a sans doute compris cela et bien d'autres choses encore (la suite de cette histoire le dira un peu mieux) quand il a acquis 28 000 acres de plat pays à l'ombre d'Orlando-Florida, pour y construire un royaume dont Mickey est encore et toujours le roi incontesté, et surtout pour y rêver de «sa» huitième merveille du monde, EPCOT Center. Mort et congelé en 1966 au cas où les hommes en cours de route le rejoindraient dans le rêve en découvrant le secret de la vie, Walt Disney n'a jamais vu ce fabuleux spectacle qu'il portait dans son cœur et dans sa tête et dont il avait commencé à dessiner les plans.

Fabuleux spectacle, le mot n'est pas trop fort. Pour nous, c'est mieux, plus émouvant encore puisque EPCOT, c'est le retour à l'année 1967, aux émotions, aux enthousiasmes et aux emballlements de l'Expo avec, par surcroît, les miracles d'une technologie ultra-rafinée, plus magique que jamais.

EPCOT, mis pour *Experimental Prototype of the Community of Tomorrow*, est un grand jeu du futur, la révélation d'un monde sans problème où tout est huilé, esthétique, parfait, où tout fonctionne à la pression du doigt et à l'exaltation du désir. Les univers qu'on y explore sont mystérieux c'est vrai, mais aussi instructifs, joyeux et pleins d'humour. Ici, les laitues poussent en plein désert, l'imagination est vraiment au pouvoir et la course aux armements est un conte de sorcières, une légende pour mormons égarés.

De quoi cela est-il donc fait?

Dix-sept millions de visiteurs ont envahi cette année le territoire de Walt Disney. Qu'y ont-ils trouvé? La stupéfiante concrétisation d'un projet, celui d'un lieu idéal, d'une communauté du futur à l'avant-garde du moment: communications, urbanisme, agriculture, exploration de l'espace... tout cela dans une sorte de vibrant hommage au génie américain (celui de l'entreprise privée surtout) dans une volonté évidente de rendre chaque explorateur du dimanche «*so proud to be American*».

Dès l'entrée, une immense sphère haute de 180 pieds (la plus grande du genre au monde, bien sûr!) consacrée au thème de l'exploration spatiale semble inspirée d'un certain pavillon américain de notre connaissance... Ses parois argentées accrochent les rayons du soleil. A distance, quatre autres pavillons thématiques: Energie, Imagination, Terre, Mouvement. Greffés à la boule, deux bâtiments (Communicore est et ouest) où le visiteur fait connaissance avec la technologie et utilise, à mille et une fins, et surtout pour le jeu, les ordinateurs mis à sa disposition. Veut-il engager la conversation avec eux? Qu'à cela ne tienne! Veut-il apprendre la destination voyage qui convient le mieux à son tempérament? En route pour Cythère! Souhaite-t-il tester ses connaissances en géographie humaine? Mon Dieu, pourquoi pas?

Chaque pavillon développe son thème sur le même rythme ou selon la même recette: d'où venons-nous, où en sommes-nous, où allons-nous? Chaque pavillon offre au visiteur le confort d'une caravane de chariots qui le mènent de tableau en tableau (ne l'entendez pas dans le sens de «musées» mais ►

EPCOT CENTER: HUITIÈME...

plutôt dans le sens du théâtre) animés par des automates dont les mouvements, les expressions et les attitudes revêtent tant de naturel que l'on ne peut s'empêcher de rire avec eux, de se laisser émouvoir ou de participer à fond au suspense qu'ils nous proposent.

Véritable université populaire, EPCOT instruit ses étudiants dans le plaisir et le spectaculaire. Impossible d'oublier d'où vient l'énergie par exemple quand, après voir pris place dans une salle, en apparence normale, pour voir un film présenté sur écran géant de 180 degrés, les sièges se mettent à bouger et se déplacent comme un autocar pour crever l'écran et s'enfoncer dans des paysages préhistoriques sentant le soufre et le feu, peuplés de bêtes énormes et rugissantes, humides de pluie et de bave, au milieu d'une fantastique éruption volcanique dont la lave rouge sang semble dévaler la montagne par saccades. Incroyable!

Incroyable aussi ce film en trois dimensions du pavillon de l'Imagination où les branches des pommiers en fleurs vous chatouillent le nez, où les papillons sont si près que vous tendez la main pour les caresser! Charmante d'humour et fascinante en anecdotes, cette promenade au pavillon des Transports qui aboutit à un grand hall rempli d'exhibits où l'on assiste à un dialogue digne des meilleures bandes dessinées entre... un toucan et un robot nommé Tigre, venu tout droit d'une chaîne de montage automobile et qui joue des tours, fait le mort, pour enfin terminer le spectacle en conduisant un orchestre symphonique et en réclamant des applaudissements!

Cela et tant, tant d'autres choses. Il faut au moins deux jours pour en faire le tour...

Parce que le tour ne s'arrête pas là. Derrière les pavillons thématiques, luit une immense pièce d'eau, un lac, que sillonnent des bateaux à vapeur encore reluisants, une ou deux gondoles noires et d'autres embarcations qui emmènent les visiteurs fatigués vers les Vitrites du Monde, une série de pavillons nationaux où l'on retrouve, entre autres visions surprenantes, des reproductions à l'échelle et parfaitement proportionnées de monuments célèbres. La tour Eiffel, par exemple. Ou encore le campanile de la place Saint-Marc à Venise. Pour ne nommer que ceux-là...

Et somme toute...

EPCOT Center, c'est le triomphe de l'audio-visuel diraient les gens sérieux. Mais c'est surtout un appel à l'enfance, au goût du merveilleux, à la soif d'apprendre dans une sorte d'univers clos, sans méchanceté, sans drame, sans malheur. Sur la planète EPCOT, on dessine ses chefs-d'œuvre sur des écrans avec un crayon magique quatre couleurs, on dirige un orchestre en plongeant ses mains dans des faisceaux lumineux, on se laisse emporter dans des ciels si étoilés qu'on devient astre, l'espace de quelques secondes... EPCOT, c'est le triomphe de la magie-réalité, c'est l'œuvre d'un prestigiateur qui n'a jamais raté ses tours.

Un monde de toc

Le Canada, l'Angleterre, la France, le Japon, les États-Unis, l'Italie, l'Allemagne, la Chine, le Mexique (bientôt l'Afrique) sont là, jolis, embellis, irréels. Images au pastel, reposantes comme des cartes postales, avec ça et là des touches d'authenticité agréable comme cet orchestre de bal musette au pavillon de la France, ou ces danseurs et mimes au pavillon du Japon... Pour le reste, du négoce: offerts à prix parfois raisonnables et souvent trop élevés, de la pacotille chinoise, du *made in Japan*, des vins français, des gravures et des parfums de Paris ou... des vestes à carreaux du Canada! Curieusement, on se prend à rêver d'un peu plus de recherche et de moins de commerce, même si ce n'est pas le rôle des foires de dire que la faim existe quelque part dans le monde...

Cela dit, la promenade en vaut les ampoules aux pieds, pour quelques moments privilégiés: le film sur la France signé Walt Disney—*who else*—et l'extraordinaire spectacle d'automates sur l'aventure américaine au pavillon des États-Unis où Benjamin Franklin et Mark Twain s'en donnent à cœur joie d'esprit et d'épopée.

Quant à nous, nous du Canada, faut se demander une fois pour toutes et sérieusement si oui ou non l'éternel profil figé de nos polices montées et de nos totems, nos immangeables gâmelles de «bines», le vieux film produit par Walt Disney sur notre pays *mare usque ad mare*, vu et revu à Terre des Hommes, si tout cela mis ensemble, avec nos sculptures inuit sur pierre à savon et nos bourses perlées par les Indiens, reflète ce que nous sommes... ►

EPCOT CENTER: HUITIÈME..

RENDEZ-VOUS AVEC LE RÉEL

Destination Orlando, quelques kilomètres au nord-est du cœur de la Floride. Une ville où l'on atterrit avec indifférence malgré la beauté et l'élégance de l'aéroport, tant la hâte d'arriver sur les lieux donne de nouvelles ailes! Et cela est vrai pour tous, petits et grands...

Le monde de Walt Disney, qui englobe pour l'instant le Royaume magique ou Magic Kingdom, immense parc d'attractions et de jeux où l'on retrouve comme des proches amis tous les jolis personnages célèbres de Walt Disney (y aller accompagné de ses enfants est indispensable) et EPCOT Center, est situé loin de l'aéroport, dans un lieu suffisamment isolé pour sentir, dès le départ, cette coupure d'avec le monde réel. Cela est voulu, paraît-il.

Pour s'y rendre

Par avion

Une seule compagnie assure la liaison Montréal-Orlando: Eastern Airlines. Voici ses tarifs excursion **basse saison hivernale**. En période de pointe, ils sont évidemment plus élevés.

Montréal-Orlando via New York et parfois Atlanta. **Basse saison** (d'ici au 12 décembre, puis du 25 décembre au 31 janvier):

Départ semaine: 226\$

Départ fin de semaine: 255\$

Ces billets sont valables pour une année. Leur prix ne varie pas, même si le voyageur chevauche deux saisons. Un repas est servi durant le vol, et quelquefois il y a projection de film. Eastern offre un service d'agence et des forfaits pour Disneyworld et Epcot Center. Une suggestion: prendre les vols du matin (8 h) ou du soir (20 h 30) qui ne comportent qu'une escale à New York et durent 4 h 30.

Pour l'achat des billets et le «service des tours», composez, à Montréal: 931-8211, à Ottawa: 733-5430, ou sans frais: 1-800-361-8530.

Par autobus Voyageur

Pour ceux qui ont toute la patience du monde ou qui souhaitent s'arrêter en cours de route (on a 15 jours pour parcourir le trajet dans un sens), Voya-

geur offre un tarif excursion d'hiver, valable pour 30 jours d'ici à la belle saison: 243,50\$.

Trente-et-une heures de route à se laisser conduire, pourquoi pas? Téléphone: 842-2281.

Quand y aller?

Bien sûr, chacun songe à Noël et à Pâques, au moment où les enfants sont en vacances. Ne pas oublier que ces deux périodes sont les plus achalandées de l'année: le 31 décembre 1980, 90 000 personnes ont franchi la porte d'entrée du Royaume magique! Il faut savoir cependant que le système des files d'attente à EPCOT est si bien organisé qu'environ 2 000 personnes entrent et sortent des pavillons toutes les 20 minutes. De sorte que les stations debout ne paraissent jamais interminables.

Où loger?

Le choix est immense, quasi illimité. Sur le site même, trois hôtels administrés par la compagnie mère (WDW) offrent un éventail complet de chambres avec vues diverses à des prix moyens quotidiens de 95\$ à 120\$. Occupation simple ou double. Cinq personnes peuvent y loger confortablement et les jeunes de moins de 18 ans y sont admis gratuitement. Tout semble pensé et prévu pour les petits groupes surtout et pour la famille, une obsession de Walt Disney. Les autres occupants doivent compter un supplément de 4\$ par jour et par personne. Les repas sont en sus et leurs prix fort raisonnables... mais quand on y va en famille, il faut quand même s'attendre au petit coup de fusil. Loger sur place présente d'incomparables avantages: l'accès à EPCOT par monorail est aisé, les jeux et les divertissements (tennis, natation en piscine ou en mer, ski nautique, location de yachts, jogging, cinéma, lèche-vitrine) ne se comptent pas, les salles à manger, les bars et les restaurants depuis les plus simples jusqu'aux plus extravagants sont à portée de gourmandise. Pour réserver: 1 (305) 824-8000.

Il y a également sur le site 825 espaces pour tentes ou remorques. Cha-▶

EPCOT CENTER: HUITIÈME...

que terrain (25 pieds x 65) comporte une sortie pour l'électricité, un barbecue, une table à pique-nique. Agréable, ombragé, sillonné par un joli canal, ce coin-là ne décevra pas les amateurs de plein air... civilisé.

N.B.: On peut louer une remorque si on le souhaite.

Pour les chambres ou les emplacements de camping, réserver très longtemps à l'avance.

Quinze kilomètres au nord du domaine de Walt Disney, sur la 528A, il y a de multiples hôtels et motels. Même chose sur la 192. On peut, si on le souhaite, louer un petit appartement. Pour cela, composer le 1 (305) 425-0940 ou écrire à la Chambre de Commerce d'Orlando, B.P. 1234, Floride 32802. Dans tous les cas, consulter son agent de voyages.

Des prix et des heures

EPCOT est ouvert de 9 heures le matin à 10 heures le soir. Cet horaire risque de changer à une heure près. Pour une journée, il en coûte 15\$ pour un adulte, 14\$ pour un jeune entre 12 et 18 ans, et 12\$ pour un enfant. Ce ticket donne accès au Royaume magique et à EPCOT. Plus on y reste de temps, moins le prix par jour est élevé.

Quelques suggestions pratiques

Souliers ultra-confortables, tenue extra-détendue, voilà ce qu'il faut pour parcourir les kilomètres qui séparent une surprise d'une autre. Pour ne pas courir comme un dingue, compter au moins deux jours pour EPCOT et un ou deux (maximun à mon avis) pour le Royaume magique. EPCOT est un divertissement pour jeunes et moins jeunes adultes. Les tout petits enfants risquent parfois d'y trouver le temps long.

La patience est de rigueur. C'est le temps de développer un sens aigu de l'observation de ses semblables. Apprendre à faire la queue avec le sourire devient ici une sorte d'exercice... philosophique.

Pour ceux qui auraient peu de temps, voici, par ordre d'intérêt (subjectif, il est vrai), une liste des pavillons thématiques: commencer par l'Énergie, courir au Mouvement, «saisir» le

film en trois dimensions de l'Imagination, aller du côté de la Terre rencontrer Bonni Appétit, la danseuse étoile du Kitchen Kabaret où les carottes et le fromage swingent avec les protéines et les vitamines (eh oui!), puis terminer le tout par une randonnée dans l'Espace au pavillon du même nom. Ce sont là, à mon avis, les points chauds de la planète. Restent, quand on en trouve le temps, mille autres divertissements dont, par exemple, la promenade de 13 minutes en bateau dans un canal où l'on assiste à l'évolution progressive de toutes les techniques reliées à l'agriculture. Comment, par exemple, régler le problème de la culture en terres désertiques. Comment, pendant que des poissons se nourrissent de leurs racines, faire grandir des laitues dans l'eau, à l'ombre des melons qui poussent accrochés au-dessus de leur tête en se gorgeant de soleil? (Pavillon de la Terre).

Bocuse, Vergé, Le Nôtre et les autres

EPCOT est aussi un petit centre gastronomique. Chaque pavillon national de la Vitrine du Monde a son restaurant, son chef, ses mets exotiques. C'est encore celui de la France (Les chefs de France) qui l'emporte sur les autres. Bocuse et ses compagnons s'y sont installés (à prix d'or, paraît-il) pour y offrir selon la coutume un menu basé sur les produits du marché. On y mange délicieusement et pour environ 25\$ par personne, vin compris. Menus table d'hôte ou à la carte. En vedette: le soufflé au saumon et à l'estragon au beurre blanc. Le midi, on y déguste des mets très légers.

À recommander aussi, le **San Angel** au pavillon du Mexique. On peut y manger le fameux poulet au chocolat (*mole poblano*) ou la compote de navets et d'oranges (*suprema di jacama*) sans oublier, pour commencer, d'exquis margaritas.

L'**Originale Alfredo Roma** est le classique et bon *ristorante* italien où l'on s'empâte à gogo avec des portions dignes de Gargantua. Au pavillon de l'Italie.

Il faut réserver absolument, quel que soit le restaurant. Pour ce faire, il existe un kiosque à l'entrée d'EPCOT, près de la sphère. Tous ces restaurants ►

EPCOT CENTER: HUITIÈME...

sont raisonnables de prix si on les compare à leurs équivalents montréalais.

Pour le reste, il existe autant à EPCOT que sur l'emplacement du Royaume magique des centaines d'endroits où manger vite, bien, parfois mal, souvent convenablement.

Services

EPCOT semble aseptisé. Pas un papier qui traîne, pas une corbeille renversée, pas un chewing-gum qui vous colle à la semelle. Tout le monde joue le jeu du parfait environnement et cela est très bien ainsi... Inutile d'ajouter que tout est à l'avenant. Les services réservés aux visiteurs sont très nombreux et efficaces: garderies, guides, soins et aide aux handicapés, hôtes pour personnes âgées, barbiers, coiffeurs, garages, services religieux de toutes confessions, poste, premiers soins, bureau des changes, pharmacies, etc. Toutes les situations ont été prévues et tous les remèdes trouvés à l'avance. Pas de problèmes, que des solutions.

À acheter et à lire

Le meilleur guide est celui de Steve Nirnbaum intitulé *Walt Disney World*. C'est le seul qui soit considéré comme officiel par les directeurs de WDW. On le trouve sur place. Il coûte 4,94\$ U.S. ■

FILLE DE RÊVE...

FILLE D'ESPOIR HEUREUX

PAR FRANCINE MONTPETIT

BILLET

Parmi les «nobles» et sérieux discours de nos enfances, il en est un qui me revient souvent en mémoire puisqu'il semblait porter en lui seul toutes nos destinées: «Ce que j'attends de toi, ma fille... Ce que nous attendons de vous, mon enfant... Ce que ton père, ce que ta mère attendent...»

En novembre dernier, par un matin flamboyant, j'ai conduit ma pigeonne voyageuse à Burlington. Elle prenait l'avion pour le Mexique, avec en poche quelques centaines de dollars, dans la tête une destination déjà connue (quelque part du côté du Yucatan) et dans les yeux la flamme de ceux qui partent vers des avenir roses et exaltants. Du coin du cœur je l'ai regardée tout au long du périple. Nous avons bavardé de tout, de rien, d'elle et de moi. De nous aussi. Et de sa vie. Et puis, tout à coup, je lui ai dit: «Catherine, ce que j'attends de toi...» Le thème de mon discours était la prudence, la circonspection, la mise en garde contre les méchants loups et tout le tralala... «Mais sois bien, sois bien dans ta peau!

— Pourquoi faut-il que les parents attendent toujours quelque chose de nous et nous d'eux?»

Sur le coup, je n'ai pas réfléchi à cela. Elle partait pour longtemps et l'âme n'était pas à la philosophie. En attendant, elle s'affairait autour de ses bagages, tentait de comprendre comment faire la correspondance de New York à Houston en me jetant de temps en temps des coups d'œil de petite fille à la fois ravie et inquiète, puis des regards d'adulte sérieuse et décidée. J'avais la gorge dans un étouffement... Et puis il a bien fallu en venir à la séparation chaude et tendre et aux yeux dans l'eau. Catherine dirait «dans la graisse de bine».

Je suis rentrée, hantée par la petite phrase. Je me souviens avoir imaginé pour mes filles non pas une grande destinée—cela est compliqué et empêche trop souvent de vivre—mais une carrière, une

existence confortable, un mari et des enfants. Surtout pas d'aventure, d'improvisation, d'invention, de risque, de bohème... Là où je faisais preuve de largeur d'esprit selon moi, c'était quand je parlais de leur carrière. Alors là, je ne voulais vraiment rien imposer! Comédiennes ou chirurgiennes, c'était pareil. Et j'ajoutais pompeusement: l'important c'est qu'elles soient heureuses!

Heureuses selon mes vœux? Est-ce un peu cela que Catherine a voulu me dire avec ce sourire en coin qu'elle tient de son père et qui vaut bien tous les sermons du monde? Peut-être me l'écrira-t-elle du fond de son Mexique préféré. En attendant, je réfléchis...

N'est-ce pas normal de projeter un peu beaucoup ses rêves sur sa progéniture? N'arrive-t-il pas très souvent que l'on veuille compenser nos manques ou nos espoirs déçus en imaginant les devenir de nos enfants? Il n'y a rien de mal à cela sans doute. Sauf si on s'acharne. S'inventer une avocate quand on a là une poétesse, c'est laisser bien des grumeaux dans le potage! Vouloir une douce quand on a une volontaire, une acharnée, voire une colérique, c'est contrer la nature.

Heureusement, les filles d'aujourd'hui ont acquis le sens de la liberté, et la notion du choix leur est davantage connue. Elles défendent mieux leurs causes. Le plus dur pour nous, c'est encore d'admettre cela, de regarder une fille de 22 ans comme une grande personne maintenant dissociée de son enfance, cette enfance qu'on a parfois envie de reprendre à zéro pour gommer ses erreurs et affiner ses bons coups...

Si elle parvient à l'autonomie, à la paix intérieure, peu importent les moyens choisis, suis-je en droit d'attendre autre chose d'elle? La réponse est évidente...

Entre le rêve et la réalité, il y a le cheminement vers la maturité, celle qui permet de voir son enfant comme un être unique au monde, infiniment respectable, qui doit protéger son individualité comme un trésor. Sacrée Catherine! ■

ENCORE LE RAIF !

PAR FRANCINE MONTPETIT

Le vieux monde qui nous habite glisse sous nos pieds...

C'est ainsi que le Réseau d'action et d'information pour les femmes, inlassable mouvement féministe voué depuis 1973 à la cause de notre dignité, amorce son audacieuse intervention à la Commission sur le développement du Canada. Parce que ce vieux monde risque de craquer à force d'insolence envers les individus qui y vivent et y œuvrent, le Réseau reprend dans son mémoire ses nobles et vieux thèmes de bataille, dans une perspective résolument économique et politique. Approche terre à terre où l'idéologie sert de trame à des moyens préventifs et à des solutions concrètes. Sous cet angle, les revendications du Réseau y gagnent en puissance. Les gouvernants sont comme les sportifs: ils ont leur sémantique. Aussi est-il d'excellente politique d'utiliser de temps à autre leur langage...

S'inspirant de son mémoire, le RAIF publiait récemment un numéro spécial sur le pays en l'an 2000. Intitulé *La société de demain*, il est un document précieux pour évaluer avec justesse et précision les visions féministes de prospérité future au sein d'une société comme la nôtre. Ce document, vu par certaines femmes, n'a rien d'irréaliste ou de farfelu, au contraire. Il ramène sur le tapis des notions qu'elles portent en elles depuis des temps immémoriaux: celles de la qualité de la vie, de la participation, de la paix. Il définit le bien-être, non seulement en termes d'expansion économique, mais par le biais d'un changement des mentalités (*a new state of mind*, diraient les Anglais) qui intègre toutes ces valeurs sensibles. Sur le plan pratique, il repense, par exemple, les mesures sociales dans un esprit de participation populaire et, sur beaucoup d'autres plans, fait appel aux ressources du milieu. Son regard sur toutes choses — mariage, impôt, environnement, santé, pauvreté, travail — est rose sans aucun doute, mais aussi très

pratique. Il y a quelque chose d'exaltant et de rafraîchissant à prendre tout à coup conscience des solutions souvent simples et très quotidiennes que les femmes proposent pour rendre leur pays meilleur à vivre.

Vu par certains hommes et surtout par des gouvernants, j'ai mes doutes... Les femmes qui, depuis des années, descendent dans la rue pour crier leurs besoins de paix ne les ont pas encore convaincus de mettre une fleur à la culasse de leurs fusils... hélas! De même, celles qui luttent — envers et contre tous et toutes — pour leurs libertés fondamentales — identité propre, égalité, revenu minimum garanti, etc. — se heurtent jour après jour à des accusés de réception polis, voire approbateurs, qui n'auront jamais de suite. Quelle ténacité il faut avoir pour conquérir ses droits avec ses dents en grugeant à même les préjugés, l'indifférence et les beaux énoncés de principe à saveur électorale!

Malgré cela, le Réseau ne lâche pas. Sa réflexion propose au Canada de l'an 2000 autant de défis de taille qui vont d'un mode de comportement axé sur le respect des gens entre eux et la non-violence en passant par le travail à temps partiel ou partagé, jusqu'à l'utilisation — dans le sens noble du terme — des forces du troisième âge. En filigrane, la philosophie radicale du RAIF transparaît et éclate. On trouvera donc dans ce document — témoignage des opinions très fermes en faveur de l'avortement par exemple, ou contre les tournées papales qui «sèment la misère» financière et maintiennent les femmes dans leur état de subalternes. Comme quoi le RAIF ne fera pas l'unanimité.

L'important, c'est qu'il soit présent, encore une fois. Il mise sur l'esprit démocratique de nos dirigeants — il parle même d'idéal démocratique! — pour faire entendre sa voix au sein d'une commission que, de par nature, de par culture, de par peur, la grande majorité des femmes a envie de fuir. ■

BILLET

ARMORIQUE L'ENCHANTERESSE

PAR FRANCINE
MONTPETIT

Toute la Bretagne tient en deux mots: Argoat, le bois, la forêt. Armor, la mer. Entre la terre et la mer, c'est le jeu des métamorphoses. Bordures âpres et déchiquetées que viennent adoucir et embrasser ses belles plages beiges. Sur la côte de granit rose par exemple, aux pieds de Tréga-stel, des centaines de roches aux formes étranges et animales, broutant et mangeant à même la mer, créent la surprise, l'éblouissement. Plus à l'ouest, dans ce Finistère au nez de Raz, Audierne la coquette, avec ses maisons blanches et ses portes peintes en bleu, a des allures de village grec tout à coup transplanté dans des eaux trop violentes pour elle. Plus loin encore, cette fois au sud du sud, joyaux du Morbihan et jouets d'Obélix, voici les deux mille huit cent et quelques menhirs de Carnac, plantations colossales vieilles comme leurs légendes. Il y a la pierre qui pleure, la pierre qui éloigne la foudre... Y a-t-il aussi la pierre qui fait pousser les fleurs? Quand j'y suis allée, les druides invisibles y cueillaient des brassées de genêts... Enfin, au centre, au cœur de la Bretagne, il y a la lande avec ses forêts, ses vallées et ses vents fous soufflant de devinez où?... La Bretagne intérieure c'est aussi Brocéliande, la forêt de Paimpont où chassaient le roi Arthur et ses chevaliers, où l'enchanteur Merlin dort quelque part sous une pierre et où les oiseaux au costume noir cachent peut-être la bienveillante fée Morgane.

«Ce qui frappe dans ce pays où tout est en demi-teinte, c'est l'étrange harmonie des contraires: les maisons en granit gris ou en schiste rouge, avec des reflets violets, des toits d'ardoise presque bleue ou des toits

de chaume chaleureux qui s'éparpillent dans les campagnes ou se rassemblent autour d'une église. Mais tout près, dans la lande, dans la vallée où la rivière s'endort entre les saules et les aulnes, dans les bois où les feuillus dansent une "laridé" avec les résineux, c'est encore le silence.»*

On me dit: il pleut toujours en Bretagne. Ce ne peut être vrai puisque cela est impossible... (Vérité de la Palice).

En réalité, le soleil quand il est là est accueilli comme un dieu et la pluie, quand elle bat les flancs de l'Armorique, est elle aussi la bienvenue. On en vante le charme, le caractère, les camaïeux de gris dont elle peint les paysages. Elle fouette aussi comme une mégère en furie. Je n'oublierai jamais ma lutte avec elle sur la Pointe-du-Grouin, tout près de Cancale, pour traverser le sentier menant à une mer tourmentée, folle, en plein délire, qui battait les rochers effilés à grands coups d'écume. Elle m'a mouillée jusqu'à la moelle mais elle m'a parée, l'espace de quelques minutes, d'une âme de conquérante. Debout sur mon rocher, j'étais Jacques-Cartier découvrant l'Amérique, à la proue de son navire.

Il ne pleut pas toujours en Bretagne. Il pleut souvent. Aussi faut-il se le dire dès le départ... et savoir aussi que les ciels d'Armorique sont changeants comme ceux des tropiques. On passe du bleu au noir en quelques heures, en quelques minutes parfois, mais la grisaille du matin ne signifie pas nécessairement chagrin pour toute la journée...

Trop grande Armorique

Elle est grande aussi l'Armorique, trop grande pour la parcourir en quelques jours. Il faut au moins deux semaines pour en avoir un bien simple aperçu. En 15 jours, le pays échappe encore à la complicité, c'est certain, mais au moins il a le temps de coller au cœur et d'intriguer. Les Québécois, qui ont pourtant l'humeur bretonnante, ont la mauvaise habitude de quitter Paris pour la Côte d'Azur en lui tournant résolument le dos... Quel dommage! En Bretagne, ►

* Jean Markalo, «Ma Bretagne intérieure» L'Express, avril 1983.

ARMORIQUE...

on se sent à l'aise, on se permet des comparaisons, toujours fastidieuses il est vrai, mais combien rassurantes! En Bretagne, les maisons sont québécoises(!), les gens tendent les mains pour ne pas dire les bras vers ceux qui les abordent avec simplicité. En Bretagne, le sourire des vieilles a plus de séduction que celui des filles de 20 ans. Racontant les grands-mères et leur pays, le poète breton Georges Perron dit ceci:

*Un peu de ta vie même
se jette au vent
(...) avec tes grands-mères
si nombreuses
qu'on pourrait croire
que ce sont elles
qui naissent ici chaque jour.*

En Bretagne enfin, on se crée des «complicités gaspésiennes» de toute première qualité!...

Les points d'or bretons

Les points d'or, ce sont les coups de foudre. Ils sont toujours infiniment subjectifs, cela va sans dire. Voici donc, département par département, le nom des lieux, la brève description des paysages qui, quelques mois après, me font encore battre le cœur...

Ille-et-Vilaine

La pointe du Grouin sur la Côte d'Émeraude, quelques kilomètres avant Saint-Malo. Spectaculaire et puissante certes, mais en même temps tendre et fragile, à cause du rose de ses rochers peut-être. Idéal pour les amoureux qui veulent éterniser leur horizon.

La vallée de la Rance s'étire entre Saint-Malo et Dinard jusqu'à la vieille cité de Dinan contre laquelle elle se love. Doux paysages qui reposent des assauts de la mer et des taquineries du vent.

Dinan, patrie d'adoption du Connétable du Guesclin. Il y a rencontré sa femme et laissé son cœur qui repose en l'église Saint-Sauveur. Vieille cité que mouille la Rance, elle domine les alentours, imposante et superbe avec son château, ses remparts, ses maisons anciennes à encorbellement. Une cité séduisante, chaude. Rassurante aussi.

Côtes-du-nord

C'est, avec le Finistère, la Bretagne comme on se l'imagine. Toute la région prend et emporte mais c'est surtout au littoral quand on y passe—hélas, toujours trop vite—qu'il faut s'attarder.

La Côte du Geolo, au départ de Saint-Brieuc en passant par **Binic**, **Saint-Quay** et la **Pointe de Minard**, aboutit à Paimpol, bien plus joli que

sa Paimpolais! Plus loin, c'est la **Côte de Granit Rose** où se baignent des centaines de rochers roses aux formes les plus diverses et les plus étonnantes et entre lesquels on peut faire de longues et enchanteresses promenades. Trégastel et Ploumanac'h en sont les plus jolies preuves.

Finistère

Parce qu'elle constitue la partie la plus éloignée du continent, parce qu'elle est presque une île, ma foi, cette partie de la Bretagne bat encore à bien des égards au rythme du passé et de la tradition. En Finistère, il faut tout voir: ses rives de bout du monde, escarpées, coupées à la hache, couvertes de récifs et de brisants. À l'intérieur, ses villages émouvants: **Sainte-Thegonnec**, **Guimiliau**, **Le Faou**. Et puis, il faut séjourner à **Audierne**, une Bretagne tout à coup blanche et colorée, à **Quimper**, pour l'église, pour la place, pour les rues piétonnières qui ne manquent pas de charme. Sans oublier **Concarneau**, port magnifique, ville reconquise par la grâce et enfin **Pont-Aven**, la «cité des moulins» que Gauguin a aimée au point d'y créer une école... Adorable Pont-Aven avec sa discrète rivière qui joue entre les rochers et se livre aux arbres inclinés à ses pieds.

Le Morbihan

C'est le retour à l'âge de la pierre, à ces menhirs dont les alignements s'étirent à **Carnac** sur une longueur de un km. Il y en a 1 099 comme cela dont aucun ne fut taillé par Obélix... Monuments étonnants dont on n'a pas encore défini les secrets, ils font partie de l'héritage de ce Morbihan si différent de ses frères bretons. Dans ce coin-là, il faut coller à l'histoire et voir **Josselin** le merveilleux château ►

ARMORIQUE...

de Rohan, errer dans la forêt de **Brocéliande**, berceau de mille légendes, profiter de cette terre et de cette mer de vacances dont **la Baule** est sans aucun doute le plus convaincant exemple.

Plutôt la mort que la souillure

Ce n'est pas la devise de Maria Goretti, mais celle de l'Armorique. Avec une telle ligne de conduite, peu de compromis semblent possibles et, comme dirait l'autre, les obligations sont redoutables! Plaisanterie mise à part, ce mot d'ordre, quand on y songe, fait corps avec le pays, la rigueur et la fierté de ses habitants et leur histoire surtout, envoûtante comme les contes guerriers du Moyen Âge. On a le sentiment en le parcourant en tous sens, en empruntant ses routes perdues (et mal indiquées!), en longeant ses flancs, en furetant dans ses fermes où poussent le chou-fleur et la pomme de terre et où les femmes portent encore sabots, on a le sentiment, dis-je, d'assister à une sorte de cérémonie, à un mariage perpétuel entre le passé et le présent. Le passé, c'est la coiffe de dentelle qu'une belle et antique fermière a posé sur sa chevelure blanche pour vendre ses légumes en toute tranquille coquetterie. C'est une histoire de grande pêche surgie d'on ne sait plus quel «bon temps», où l'on évoque ces femmes-veuves-huit-mois-l'an qui, à l'automne, montaient au plus haut de la colline du village en implorant la mer et la Vierge de leur rendre leur homme parti quelque part au Groenland ou à Terre-Neuve pour y capturer la morue. Chère Barbara qui «n'a pas la vertu des femmes de marins»! On la comprend quand on emprunte la petite route de Pors-Even le long des Côtes-du-Nord pour s'arrêter à la chapelle de Peros-Hamar et à la croix des Veuves qui se dessine sur un océan sans fin... Quel invraisemblable et téméraire défi voulait-elle donc relever contre les éléments?

Et le présent alors? Ce présent qu'on ne veut pas trouver en voyage sous prétexte qu'il dépare parfois les paysages et trouble les rêves? Qu'on se console: ce ne sont pas les industries agro-alimentaires, construction de navires et d'armements, automobiles, matériaux de construction, bois-meubles qui polluent les ciels si imprévisibles de Bretagne. Le trafic maritime, les ports, très actifs et très

achalandés, sont peut-être ce qui «dérange» les fanatiques d'esthétisme. Saint-Malo en est un bon exemple: sous certains angles, on voit à peine ce grand navire amarré à la côte, tant les grues et autres machines encombrant ses abords...

Le présent breton, c'est l'agriculture, celle des légumes, des céréales, c'est l'élevage des porcs et des bovins. Le présent breton, c'est le problème de la migration vers les villes, de la fuite vers la région parisienne, de l'inquiétude de son peuple et du bouleversement de son économie par tous les changements de la vie moderne. Le présent breton, c'est le renouvellement des flottes de pêche afin de maintenir le pays au tout premier rang en ce domaine, le rêve du train TGV Ouest-Atlantique, le développement de la recherche, de l'aquaculture, l'installation de centrales thermiques et nucléaires.

C'est aussi et beaucoup le tourisme...

Quatre départements,

quatre visages

Deux mois l'an, puisque pour eux le reste de l'année ne semble pas exister, les touristes, à la manière des Grecs, des Phéniciens et des Romains de jadis, l'envahissent comme une marée. «Tonique» la Bretagne, stimulante aussi, iodée sa mer, belles ses maisons, élégantes et riches ses stations, bien pensée son infrastructure touristique comme on dit, mais trop incertain son climat. Pourtant, aux saisons tièdes, il est infiniment bon de l'accaparer, de la garder pour soi, de hanter au choix et dans la solitude un peu de ses 1080 km² de plages, d'acheter des huîtres plates dans un petit port et de les déguster toutes fraîches avec un filet de citron tout en causant avec une femme de pêcheur. Celle-ci a tout l'avenir du monde devant elle... et des opinions politiques bien tranchées.

«C'est la fin de tout! Les gens sont résignés Madame... Et il n'y a rien de pire que la résignation! On fait vivre les immigrants pendant que les Rennaises crèvent de faim! Si mon fils ne travaillait pas (sic) je me lancerais dans la mêlée et je défendrais nos droits. Mais ça va éclater et ça ne sera pas joli!»

Elle est belle cette femme—pas vilaine diraient certains—qui m'a raconté aussi comment on cultive les

ARMORIQUE...

huîtres dans les parcs de pleine mer et pourquoi les siennes ont un goût si particulier: «A cause du plancton qu'on trouve à profusion dans la baie du Mont-Saint-Michel.» Ah bon!...

Hanter la Bretagne en basse saison c'est se donner une chance de plus de mieux saisir cette province grande comme un pays. Elle comprend quatre départements bien précis: Ille-et-Vilaine, Côtes-du-Nord, Finistère et Morbihan. Pour simplifier quelque peu ce découpage, on peut imaginer une Bretagne divisée par une médiane nord-sud allant de Saint-Brieuc au golfe du Morbihan pour créer une sorte de frontière entre la partie basse (Breiz Izel) où on parle breton et la partie haute où on a toujours parlé français. Cette dernière, qui s'appuie sur le continent, en a bien sûr subi davantage les influences. L'autre, fidèle à sa lancée sur la mer et à son isolement, a chamarré ses traditions et couvé sa culture, reflet de son obstination, de sa foi et de cette extraordinaire et splendide spontanéité qui caractérise ses œuvres, ses calvaires, ses monuments. Deux Bretagne qui ne sont plus en opposition comme elles l'ont déjà été. Pour reprendre une jolie expression du journaliste Alain Bourdon, les Bretons ont au cours des siècles écoulés trop tangué, trop roulé ensemble pour ne pas puiser à même leur histoire la solidarité nécessaire à leur survivance.

Ille-et-Vilaine, berceau de chez nous, sorte de porte d'entrée en douceur sur la Bretagne bretonnante; Côtes-du-Nord ou Côtes d'Armor, grandioses et roses, riches en monuments, en chapelles, en calvaires naïfs et touchants; le Finistère, fort et puissant avec son chapelet de ports, de criques, de plages, tendre aussi avec sa Cornouaille aux maisons fleuries de mimosas, de camélias et de rhododendrons. Le Morbihan enfin, pays de vacances, de détente, de voile, avec ses paysages plus plats, plus larges, que vient contredire la côte sauvage de Quiberon, avec ses îles aussi, dont le climat est à lui seul un privilège.

Partons, la mer est belle...

Entre cinq et six heures du soir, la foule se bouscule sur les quais et sur la grande jetée du port de Guilvinec. Car la Bretagne, sans la pêche et ses 11 000 pêcheurs, est impensable et

indescriptible. Chacun veut donc se faire un devoir de vivre au moins une fois la rentrée des chalutiers.

Ce jour-là, le ciel autant que la mer est de la partie: gris avec, par moments, de grandes coulées de lumière qui coloreront bientôt le bleu, le rouge, le safran des bateaux. Il y a de la tension dans l'air, un grand silence, un état d'attente qui fige les regards sur l'horizon. Ma foi, le cœur bat comme pour un amoureux dont le rendez-vous est imprécis... «Les voilà!» Au loin, un ban de barques bondissantes se dessine sur l'eau déjà noire. On jurerait une course dont le premier arrivant remportera la meilleure place entre les bras du port. Est-ce cela qui les pousse vers l'avant ou simplement le désir des hommes d'en finir avec une longue journée de chasse aux soles, mullets, turbots, bars, dorades et raies? Peu importe: les chalutiers arrivent en grappes, accostent en se collant aux flancs des quais. Les marins sont comme sur les images, courts, trapus, solides, la peau burinée, l'œil clignotant de sel. Leurs gestes sont précis, mesurés, rapides, comme s'ils voulaient troquer au plus vite l'odeur du poisson pour celle plus chaude de la soupe qui les attend à la maison. Poissons et crustacés dégagés des filets ou des nasses s'entassent dans de grands bacs de plastique coloré. Ils seront vendus à la criée, dont les rites compliqués rappellent nos encans.

Partout en Bretagne, dans les grands ports comme dans les petits où les barques s'échouent à marée basse, le spectacle en vaut la peine. Certes, les beaux thoniers à voile ont disparu, mais reste quand même la fascination qu'exerce ce métier sur les béotiennes comme moi et les récits courageux de jeunes marins qui, s'ils manquent aujourd'hui d'exotisme, vous tournent malgré tout le ventre...

«En saison, je pars chaque fois six ou sept jours sur les côtes d'Espagne. C'est long. Notre bateau est petit et je couche à fond de cale. Par tempête, ça a quelque chose d'effrayant. Mais on s'y fait... ou à peu près... »

Et les musées quand les visite-t-on?

Le Louvre ne se situe pas en Bretagne, Versailles non plus. Elle s'impose pour ce qu'elle est: simple, sobre, naturelle. Autant la légende fait

ARMORIQUE...

corps avec elle, autant la présence de ses artisans, dans tout ce qui évoque la vie quotidienne ou l'expression de la foi, est infiniment vivante et émouvante. Les calvaires des enclos paroissiaux (Saint-Thégonnec, Guimiliau), ces monuments de granit qui regroupent autour du Christ en croix des dizaines de personnages et de scènes rappelant la Passion, je les ai vus sous la pluie si battante que mon parapluie en a été tout retourné! J'en garde pourtant un souvenir plein de soleil! Dans le temps, ils servaient à instruire les paroissiens des choses de la religion. Statuettes naïves aux postures hiératiques et aux visages étonnamment expressifs, elles ont été sculptées dans le désordre chronologique, au gré de l'inspiration du moment. Avec les milliers de croix qui scandent les chemins, elles marquent la Bretagne du sceau de l'authenticité.

Pas de grands monuments. De belles églises et des abbayes, beaucoup de châteaux forts—l'histoire de la Bretagne ne se prêtant pas aux fioritures de la Renaissance—, des villes anciennes, de vieilles maisons du XVI^e, des ruelles pleines de charme, de quoi s'attarder tranquillement au rythme d'heures qu'on prend la peine et le plaisir de savourer...

* * *

Il y a donc, pour celui qui passe, la forêt, il y a la mer, il y a les gens, les monuments dépouillés, il y a les petites villes, les villages aux maisons trapues et aux larges cheminées, il y a les pardons et les saints, les costumes brodés d'or rangés dans les armoires, les coiffes et les chapeaux noirs enrubannés, il y a les vacances, il y a le poisson, les coquillages, il y a tout cela sous une lumière exceptionnelle et inspirante. Si inspirante que Gauguin est passé par là et que Chateaubriand a voulu la voir de plus près puisqu'il y est né...

On y mange

Du sanglier?... Pas vraiment. C'est dépassé semble-t-il, et peut-être en trouve-t-on moins à cause de certains irréductibles Gaulois...

Le poisson, les crustacés, les coquillages sont beaucoup plus faciles à dénicher dans ce coin-là du monde. Les huîtres... ah! les huîtres! Celles de Belon, des Abers, de Morlaix, celles du Morbihan et de Cancale! Sans ou-

blier les coquilles Saint-Jacques de Saint-Brieuc, tendres comme velours. Il y a viandes et volailles, charcuterie et andouillettes, oies grasses de Brocéliande, moutons de pré-salé. Des primeurs délectables: choux-fleurs, artichauts surtout. Et des oignons! des pommes de terre, des petits pois.

Partout, partout des crêperies, d'innombrables crêperies où l'on offre des galettes de blé noir salées et des crêpes de froment sucrées, fourrées à tout ce qu'on peut imaginer. En Bretagne, qu'on se le dise, on met du beurre partout... Si on veut l'éviter, il faut le préciser dès le départ...

Dans l'ensemble, la cuisine n'est peut-être pas aussi spectaculaire que dans d'autres régions de France. Elle est plus dépouillée, naturelle, plus légère. Il est tout à fait possible de songer à une tournée bretonne débarrassée de la hantise des kilos-en-trop.

Si on ne parle pas de fromage breton et peu de vin—le délicieux Muscadet nantais à la fois sec et fruité étant seul et unique en son genre—, par contre on peut vanter le cidre frais, bon en bouche, plaisant, sympathique. Exquis avec les crêpes. Et puis, quant à y être, n'oublions pas les gâteaux au beurre: galettes, far, kouin aman.

Quant aux restaurants, ils sont nombreux et, dans la plupart des cas, très abordables. La grillade de poulet sur charbon de bois est exquise précédée de moules farcies et accompagnée de pommes de terre à la cendre. Pour finir, une salade de fruits frais et une addition de 7,50\$, service et vin non compris (Le Grill du Guesclin à Dinan).

Il a fallu compter 50\$ pour deux dans un restaurant luxueux de Dinard. Au menu: le plateau de fruits de mer, la terrine de langoustine, la brochette d'agneau garnie, le fromage, le choix de dessert... Vin, service et taxes compris.

On y bouge

Tous les sports nautiques sont en vedette un peu partout sur le littoral breton. Cela va de soi. Mentionnons aussi le golf, le tennis, les balades, la découverte, la randonnée qui s'y pratiquent à longueur d'année. À pied, en canoë, en kayak, à cheval, à bicyclette, on peut parcourir la Bretagne en tous sens et de toutes les manières.

ARMORIQUE...

Des gîtes d'étapes parsèment les routes et les chemins de ceux qui aiment vivre un brin d'aventure et se nourrir de grandes goulées d'air frais et iodé.

La carte de la Bretagne est marquée de veines bleues, de canaux, de voies navigables qui la pénètrent et l'explorent. Il est tout à fait possible de louer un bateau de plaisance pour 2 à 8 personnes et de les remonter ou

de les descendre à sa guise sans avoir la moindre expérience de la navigation. Des cars à barges (1) et des chalands-house (1) sont aussi disponibles.

Pour tout renseignement touchant la randonnée ou le tourisme fluvial, il faut s'adresser à l'Association bretonne des relais et itinéraires, 3, rue des Portes-Mordelaises, 35000 Rennes. (99) 79.36.26.

Sur les traces du roi Arthur

On ne peut rêver de contrée mieux organisée pour le tourisme. Accessible à toutes les bourses, la Bretagne offre, au chapitre de l'hébergement, une incroyable variété, et un éventail complet de plaisirs, depuis le motonautisme, la voile sous toutes ses audaces, jusqu'aux randonnées en tous genres et en tous lieux... C'est d'abord et avant tout un admirable pays de vacances, à ces différences près qu'il a une âme, une histoire fascinante, de vieilles cités à chérir, des légendes à écouter le soir au coin du feu, des châteaux à hanter et des musées locaux qui donnent la nostalgie d'une certaine Armorique...

On y va?

A moins de se prendre pour Jacques-Cartier et de partir toutes voiles dehors vers Saint-Malo, vaut mieux réserver sa place à bord d'un beau grand oiseau. Air Canada et Air France atterrissent chaque jour à Paris, inlassablement, durant toute la moyenne et la haute saison.

Air Canada a assuré le transport des membres de l'équipe de *Châtelaine* vers la capitale française. Un certain 450^e anniversaire lié à un reportage spécial n'a pu laisser indifférente notre compagnie nationale. L'équipe a donc «goûté» et fortement apprécié son service Intercontinental dont le raffinement, quelle que soit la «classe» choisie, est incontestable. Certes, la Première classe est celle dont on se contente le plus souvent de rêver: fauteuils-couchettes, grand espace, cadeaux, menu 7 plats, champagne, service courtois et empressé, petits à-côtés somptueux... et prix à l'avenant. Déjà, la classe Affaires pour ceux et celles qui consentent à payer un supplément sur le plein tarif

économique est plus abordable et rappelle la première classe traditionnelle: larges fauteuils, menu 4 plats servi dans la porcelaine et le verre fin, vins, apéritifs et digestifs gratuits. Le service Hospitalité enfin, si on le compare à la classe dite économique de beaucoup d'autres compagnies, vaut certainement tout autant et parfois plus. Bonne nourriture, service efficace et fort aimable. Un avantage certain: on se sent chez soi... un beau soir de fête.

Réservations à l'avance pour ceux qui paient le plein tarif, peu importe la classe sélectionnée. Air Canada offre ce même service sur Londres, Zurich, Francfort et Dusseldorf.

On y reste...

... en armure

Il y a plus de 1000 hôtels classés en Bretagne. Ceux qui préfèrent ce mode d'hébergement à d'autres plus simples peuvent sans hésiter choisir n'importe quel établissement 3 étoiles ou se satisfaire amplement d'auberges 2 étoiles dont les hôtes sont souvent accueillants et chaleureux. Tout ce qui affiche 4 étoiles est cher et somptueux. Ici, le port du heaume est obligatoire!

Pour deux personnes, une chambre jolie, très confortable, coûte en moyenne 35\$ par jour dans un hôtel 3 étoiles. (Le \$ est calculé ici à 6FF). Le petit déjeuner est en sus. Les hôtels bien équipés offrent presque toujours des menus touristiques dont les prix varient de 15\$ à 25\$ pour le repas du soir et des menus gastronomiques pour 35\$ par convive.

Voici cinq exemples d'hôtels particulièrement agréables de par leur site, leur table, leur confort. ▶

ARMORIQUE...

L'hôtel Belle-Vue*** à Trégastel (Côtes-du-Nord). Coquet, site remarquable, bonne cuisine, promenades inoubliables le long de la mer.

L'hôtel du Goyen*** à Audierne (Finistère). Ravissant, bien placé tout juste sur le port, beaucoup d'atmosphère, bonne cuisine.

L'hôtel La Belle Étoile**** à Concarneau (Finistère). Grande allure, cuisine intéressante, accueil élégant et souriant.

Hôtel du Port** à Port-Manech (Finistère). Simple, accueil chaleureux et vivant, me dit-on. Cuisine locale agréable. Je ne l'ai pas habité.

Château de Laccuénolé**** à Kervignac (Morbihan). Grande classe, ambiance un peu froide, site superbe, beau domaine, salle à manger somptueuse et cuisine allégée exceptionnelle. Service efficace mais prétentieux comme le maître d'hôtel. Dommage!

...en cottes de mailles

On peut jeter armure, casque et bouclier aux orties et s'en tenir à la cotte de mailles si on souhaite des vacances pas compliquées et à prix raisonnable. Il existe 900 terrains où planter sa tente et annoncer ses couleurs un peu partout dans le pays. On a prévu 2000 gîtes ruraux, sortes de logements de vacances et de loisirs situés en commune rurale, disponibles à la semaine. Il en existe de toutes espèces: gîtes privés, communaux, «de chasse», «de pêche», chambres d'hôte, etc. Leurs prix varient selon certains critères définis à l'avance par la Charte des gîtes de France.

Si cela ne convient pas, il reste les meublés saisonniers, les villages de vacances, les maisons familiales, fermes-auberges, auberges de jeunesse et, gîtes d'étape pour les randonneurs.

On y magasine

Les pulls et les cabans de marin, les petits bonnets à rayures blanches ou rouges sur fond bleu ont évidemment la faveur des touristes. Ils sont beaux et solides ces lainages «tricotés serrés» comme diraient nos grands-mères... Plusieurs boutiques en offrent dans à peu près tous les grands et moyens centres de la Bretagne. Vaut mieux les acheter dans la

rue, un jour de marché, ou, beaucoup mieux encore, dans une coopérative de pêcheurs (il y en a une à Guilvinec sur le port). Les prix sont alors coupés d'au moins 20%. Là, les bonnets sont marqués 5\$, les pulls et les cabans 25\$. La meilleure marque et la plus connue: St. James.

Les porcelaines de Quimper sont encore et toujours irrésistibles. Dans la ville même, sur la place de l'église, on les contemple sous toutes leurs formes, au point de s'en trouver complètement étourdi, incapable de choisir parmi une telle abondance d'assiettes, de bols, de couteaux, de plats, de scuciers, de pots, de... de... de... Le dessin est le même que celui d'autrefois, en moins raffiné peut-être... Les motifs n'ont pas changé et les couleurs non plus. Tradition... La porcelaine y a perdu en valeur, cela est sûr, mais pas tellement en grâce et... en «humour». La porcelaine de Quimper est chère.

Et enfin, pour qui aime les gourmandises, il y a les pralines de Rennes et les berlingots de Nantes... et bien assez de confiseries à travers le pays pour s'en gaver.

On s'en emeut

Le patrimoine breton n'a son pareil dans aucun coin du monde. Il est unique, étrange, touchant. Rurale et religieuse avant tout, l'expression de la culture bretonne s'exprime dans les fontaines, chapelles, calvaires, enclos paroissiaux, dans ses cathédrales aussi, dont l'une des belles est sans contredit celle de Tréguier.

Les saints et les patrons sont omniprésents, innombrables et le plus souvent nés de la ferveur populaire comme le sont aussi les légendes de la Table ronde, de Merlin et Viviane, de Tristan et Yseult. Partout, toujours, les saints sont au rendez-vous, de sorte que leur rencontre est inévitable. Au hasard des pardons par exemple, ces processions célèbres où l'on vient chercher des indulgences et l'absolution de ses fautes. Pour cette occasion-là, et celle-là seulement, les Bretons sortent leurs beaux costumes. Il y a une trentaine de pardons par année à travers le pays et, si on le peut, il est important d'y assister au moins une fois. Les plus impressionnants sont les grands pardons, celui de Sainte-Anne d'Auray le 26 juillet, de Saint-Anne-la-Palud les derniers ►

ARMORIQUE...

samedi soir et dimanche d'août, celui du Folgoët le premier dimanche de septembre. Sans oublier le pardon de Saint-Yves, patron de la Bretagne, qui a lieu à Trégulier le dimanche suivant le 19 mai.

On y parade

Certes, la Bretagne offre un impressionnant éventail de stations balnéaires où la vie mondaine est bien vivante. Si on veut traîner avec soi d'innombrables valises et changer de maillot deux fois par jour, on peut se laisser aller à sa fantaisie. Par contre, si la légèreté des bagages est un critère de confort et «d'allégresse», on

peut se permettre d'apporter le minimum. Les gens sont détendus, peu conformistes, du moins pour ces choses-là. Un jean, un pantalon un peu plus élégant, des chemisiers, quelques pulls, un imper peuvent suffire. Amplement.

On veut en savoir plus long?

Pour cela, l'Office du tourisme français est à la disposition de tous les Québécois que la Bretagne intéresse.

Adresse: 1840, rue Sherbrooke ouest, Montréal H3H 1E4. Téléphone: (514) 931-3855.

F.M.

Les rendez-vous malouins

Du mois d'avril au mois d'octobre, Saint-Malo-beau-port-de-mer ouvre ses murs et donne rendez-vous à tous ceux et celles que l'histoire intéresse, que les jeux de la mer passionnent, ou qui portent au cœur une petite fleur bleue. Jacques Cartier, parti de là-bas en 1534, est l'hôte invisible des grandes festivités de 1984. En voici quelques-unes parmi les plus importantes:

Rendez-vous d'avril: du 9 au 15, rassemblement des plus beaux grands voiliers du monde et départ de la course Saint-Malo-Québec.

Rendez-vous de mai, mois du Canada. Inauguration du Manoir de Limoëlou, demeure de Jacques-Cartier.

Rendez-vous de juin, mois du Québec. Les 1, 2, 3 juin, Foire internationale de Saint-Malo. Tout au long de ces trente jours, fêtes, spectacles, feu de la Saint-Jean, expositions.

Rendez-vous de juillet et d'août: fêtes nautiques, régates, festival de musique sacrée, spectacles, etc.

Rendez-vous de septembre: arrivée de la course Tag Québec-Saint-Malo. Festivités de clôture des célébrations. ■

MADAME LA GOUVERNEURE GÉNÉRALE

PAR FRANCINE MONTPETIT

BILLET

Il y a toujours place pour l'humour... même dans les grands moments. Quand il s'agit de la féminisation des titres, d'aucuns diront qu'il y en a plus encore. Ainsi, comme le souligne une consœur de *La Presse*, Jeanne Sauvé ne sera pas Madame la gouvernante générale... Impossible dans son cas d'oublier la définition du dictionnaire ou le simple usage qui feraient alors de la représentante de la reine et de la commandante (!) en chef de nos armées une gardienne d'enfants, une nurse... Madame la gouverneuse peut-être? Affreux pour l'oreille... et péjoratif comme beaucoup de féminins en «euse». Jeanne Sauvé sera donc Madame le gouverneur général. Son titre écorchera les oreilles de ses concitoyens francophones qui goûtent de moins en moins, quand il s'agit de noblesse politique, le mariage incongru du masculin et du féminin...

Madame la gouverneure générale «sonnerait» beaucoup mieux. À l'exemple de Madame la ministre ou de Madame la députée aujourd'hui accueillies en Chambre comme si elles y avaient couché de toute éternité, Jeanne Sauvé aurait pu jouer du genre pour ajouter un fleuron à la couronne des femmes. Il faut à mon sens attacher de l'importance à ces détails qui forgent et changent petit à petit les mentalités et les attitudes. En 1980, n'avait-elle pas accepté la très lourde charge de Présidente de la Chambre des communes, afin «d'ouvrir la voie aux femmes»? Pourquoi pas sur tous les plans?

Cela dit, un grand plaisir nous est donné. On a souligné partout dans les médias la joie des féministes et des gens en place, à la suite de cette importante nomination. C'est un peu court je pense. *Toutes les femmes* et sans doute aussi la grande majorité des citoyens de ce pays—à quelques hurluberlus près—sont heureux et fiers de l'accession de Jeanne Sauvé à un poste qui lui donne rang de chef d'État.

Politicienne de 1972 à 1984, Madame la députée, Madame la mi-

nistre d'État aux Sciences et à la Technologie puis aux Communications et enfin, Madame la Présidente, a projeté l'image grave, réfléchie et intelligente d'une femme de tête raffinée dont les qualités humaines ont eu peu de chance de passer la rampe. Jeanne Sauvé en est sûrement consciente puisqu'elle s'est immédiatement donné pour mission, sitôt les formalités d'usage accomplies, de rencontrer le plus de Canadiens possible et d'établir des contacts directs avec la population. Son prédécesseur avait quelque peu coupé les ponts d'avec «le vrai monde» et, de mémoire de femme, il nous faut remonter au Général Vanier pour définir le rôle d'un gouverneur général en termes d'accueil et d'échanges.

C'est vrai: elle a ouvert certaines voies aux femmes, en jouant d'année en année le jeu difficile de la politique, en ne niant pas ses ambitions—tout aussi honorables d'ailleurs que celles de ses confrères—, en manœuvrant avec habileté pour décrocher enfin cet honneur exceptionnel. C'est un peu la fin des surprises... On a souvent prétendu que la cause des femmes avancerait d'un grand pas le jour où la population s'étonnerait moins de les voir s'imposer à des postes ordinairement réservés aux hommes et réclamer des responsabilités équivalentes. Jeanne Sauvé donne un argument de plus, un argument de poids à toutes les femmes animées par le désir de briser les vieilles barrières.

Il n'y aura probablement jamais qu'une gouverneure générale, bien en place pour un mandat de cinq ans. Il faut réagir vite. La démarche qu'elle propose est puissante pour toutes les femmes, quel que soit leur statut dans le monde de l'action ou du travail. Mais c'est dans la jungle politique, où elles sont encore beaucoup trop timides, que Jeanne Sauvé devrait réveiller le plus leur esprit de combat et leur soif de réussite. Il nous faut davantage de femmes ministres, sous-ministres, directrices de cabinet. L'union et le nombre ont toujours fait la force. On leur a depuis ajouté l'inspiration. ■

TIRE, TIRE, TIRE L'AIGUILLE ...

PAR FRANCINE MONTPETIT

Je ne me rappelle plus qui chantait cette chanson à l'heure de mes vingt ans. C'était une vieille mélodie juive aux accents de berceuse racontant les tendresses d'une mère pour sa fille qui va se marier.

Demain, demain tu te maries mon amie...

Ta maman, sans dire un mot,
Achève de plier ton trousseau
Ton papa, après le bal,
Dira qu'un mariage coûte bien
du mal...

Tire, tire l'aiguille, ma fille...

Trousseau, bal, aiguille, oui, tire-la ma fille, tout cela est comme tissé dans la toile d'araignée, tout cela sent le grenier et la cire fondue. Et pourtant, quand on marie sa fille, on pare encore l'événement de rubans et de dentelles. Le rythme fou de la vie s'apaise pour un moment de poésie. Les gestes séculaires retrouvent un certain sens l'instant d'une nouvelle. Incorrigible et sentimentale mère qui revit en un éclair chacune des étapes qui a précédé ses propres choix il y a de cela... combien d'années déjà?

Un beau soir donc, ou un joli jour—cela n'a évidemment pas d'importance—, votre fille vous passe un coup de fil pour vous dire une chose que vous soupçonnez déjà très fort, mais qui vous va quand même droit au cœur. Un peu comme si vous aviez patiemment couvé la surprise... Du coup, des images de robe blanche à interminable traîne, des accords de grandes orgues, des visions d'énormes bouquets remplissant le chœur de l'église paroissiale vous font faire en accéléré le plus beau cinéma sur grand écran et trois dimensions de toute votre carrière de mère attentive. Et vous causez et vous causez et vous bâtissez des cérémonies en Espagne. Vous dites votre plaisir, votre émotion, vous balbutiez vos doutes et vos

questionnements: «Es-tu sûre, bien, bien, bien sûre?» Et puis, vous vous apaisez, vous raccrochez après avoir donné rendez-vous pour le lendemain à cette grande bringue de vingt-cinq ans qui vous a fait fondre l'âme...

Une amie m'a dit: «Tu es en amour avec ta fille... » Cela est vrai en des instants si privilégiés où les rites s'enchaînent et se perpétuent, où nos filles deviennent le prolongement de nous-même. Comme si le cordon maintenant rompu se renouait une seconde pour consolider la ressemblance et la complicité. Je suis une femme de ma génération: le mariage pour moi revêt un caractère de grande gravité. Pour elle, c'est important, tout simplement. Nuance... Dans sa tête comme dans la mienne, il y a les mêmes vœux de réussite, de plaisir et de belle progéniture à venir.

Le lendemain, en sirotant notre café, j'apprends que la messe aura lieu dans une toute petite chapelle, que la mariée sera en rose, que quelques fleurs des champs orneront l'autel juste ce qu'il faut pour l'ensoleiller, que le marié ne portera peut-être pas de cravate... et que je serai grand-mère dans six mois! La Trinité avant Pâques, alléluia!

Les temps changent, virent, volent, se bonifient parfois comme les grands crus... Ce qui fut scandale, à l'heure où les futures mariées tiraient l'aiguille la veille de leurs noces et où leurs mères pliaient les trousseaux en silence, est aujourd'hui une raison de plus de se réjouir et de s'émouvoir. «J'aurais aimé, me dit Anne-Marie, me marier avec mon bébé dans les bras... » Là, j'ai souri. J'ai même ri. Mon cinéma et le sien ne se terminent pas tout à fait de la même manière... Mais cela va de soi: on ne peut tout de même pas se fondre perpétuellement l'une dans l'autre! N'est-il pas important de varier les scénarii, ne serait-ce que pour nourrir les différences? ■

BILLET

DIVORCE À LA CANADIENNE

PAR FRANCINE MONTPETIT

BILLET

Les statistiques cinglent parfois comme des coups de fouet. Ainsi, 50% de ces mariées en blanc de 20 ans qui sortent extatiques de l'église paroissiale par un joli matin du mois de juin connaîtront tôt ou tard les noirs affrontements du divorce. Banalité, fait divers? Il n'est pas rare d'entendre dire par certains qui en ont vu d'autres: «Ya rien là. Si ça marche pas, ils divorceront. C'est si facile aujourd'hui!»

Le sera-ce encore plus demain? Du moins, légalement? Des amendements prévoient des assouplissements à la loi permettant aux conjoints d'obtenir la rupture définitive de leurs liens après une année de séparation, et ce, à la demande de l'une ou de l'autre partie.

Jeanne et Pierre s'aimaient d'amour tendre. Et puis un triste jour, plus rien. Des tensions, des disputes, des colères profondes. Ensuite, la prise de conscience de l'erreur. Un constat d'échec. Douloureux. Il faut un coupable pour satisfaire aux exigences de la loi. Pierre devient adultère pour la bonne cause et, sur le conseil de son avocat, écrit une lettre prédatée de six mois pour fournir la preuve de sa tromperie. Jugement est rendu, divorce prononcé et liberté acquise en quelques mois, au prix d'un mensonge et au nom de l'hypocrisie sociale. Pas jolie l'histoire, mais classique.

Quant à Lise et Luc, même constat. Une thérapie conjugale qui tourne à vide, une séparation, puis une longue attente de trois ans et une demande en divorce «automatique» une fois le délai écoulé.

La nouvelle loi en est une d'assouplissement qui rend plus aisées, il est vrai, les modalités d'une décision de toute manière très difficile à prendre. Il est faux de dire qu'elle va contribuer davantage à l'éclatement de la famille et entériner du mariage la définition d'un engagement jetable après usage, comme une vulgaire couche en papier. Bien plus inconsciente était cette loi d'autrefois qui, sous prétexte de sauvegarder le noyau social, servait les bien-nantis, oubliait les autres et forçait des milliers d'hommes et de femmes à partager

une vie dont ils ne voulaient profondément plus. Avec tous les abus et les folies qui en découlaient...

Aujourd'hui, la loi ne devient pas bêtement laxiste; c'est plutôt toute une société qui n'arrive plus à se définir. Une loi ne précède pas les mentalités, elle les confirme dans ses choix. Or, en ces temps de déchirements, qui s'indigne assez de l'explosion des valeurs tranquilles pourtant si confortables, si rassurantes? Les couples vivent dans des conditions socio-économiques impossibles. Leur rage et leur impuissance face au chômage, aux salaires insuffisants, aux impôts trop lourds ont certainement des répercussions sur la santé et l'équilibre de leur vie familiale. Ils sont souvent seuls, privés de l'appui des autres, frères et sœurs que la vie a portés ailleurs et qui ne veulent plus rien savoir. Loin aussi des grands-parents relégués dans des maisons d'accueil et dont les énergies sont allègrement mises au rancart. Si ces couples ont des enfants, l'école les forme à peine tant elle est en état de désordre et de mécontentement, ou bien les garderies les refusent, faute de subventions. Mari et femme travaillent, non plus pour que Madame puisse s'acheter un manteau de fourrure à Noël mais tout simplement afin de joindre les deux bouts: la notion de choix quant à l'éducation des enfants par des parents présents est pratiquement exclue. Les comportements culturels de la société dans laquelle ces deux-là vivent jour après jour ne leur sont d'aucun support. Toutes les notions d'égalité, de partage, d'échange, de respect mutuel, tous les rapports humains qui reconnaissent à chaque partenaire ses vraies dimensions—les plus solides comme les plus fragiles—s'acquièrent trop péniblement, à coups de combats stériles et d'arguments sciant.

Non. Pour la loi nouvelle, le divorce n'est certainement pas une solution. Nos législateurs ne peuvent se permettre de pousser si loin le cynisme... Elle confirme de graves états de fait que nulle autre loi, nul règlement, nulle décision axée sur les vrais problèmes, sur les notions de responsabilité, d'équilibre et d'entraide ne viennent pour l'instant corriger. ■

TABLE DES MATIÈRES

	<u>Page</u>
Prix Jules-Fournier 1984	3
Proclamation du prix Jules-Fournier 1984	5
Francine Montpetit rédige... et dirige.....	7
Chroniques signées par Francine Montpetit.....	9
Une belle histoire de "K"	11
Bonsoir Jeunesse?	12
Un homme de paix nous est né.....	13
Epcot Center: huitième merveille du monde	14
Fille de rêve... fille d'espoir heureux	19
Encore le Raif!	20
Armorique l'enchanteresse	21
Madame la Gouverneure générale	29
Tire, tire, tire l'aiguille	30
Divorce à la canadienne	31

PRIX JULES-FOURNIER

À compter de 1984, le prix Jules-Fournier du Conseil de la langue française sera attribué à un journaliste de la presse écrite publiée au Québec

- pour sa contribution exemplaire à la qualité de la langue française;
- sans distinction de son secteur d'activité: éditorial, reportage, nouvelles internationales ou locales, chronique des sports, dossiers, etc.

Le candidat doit avoir pour occupation principale, régulière et rétribuée, l'exercice d'une fonction de journaliste pour le compte d'une entreprise de presse:

- quotidiens, hebdomadaires, mensuels ou toute autre forme de périodiques;
- à l'exception des publications vouées à la défense d'intérêts particuliers: journaux ou bulletins d'entreprises, de l'administration publique ou d'associations.

Le candidat doit résider au Québec, être citoyen canadien ou immigrant reçu.

NOM ET NATURE DU PRIX

Le prix du Conseil de la langue française porte le nom d'un journaliste, Jules Fournier, qui travailla successivement à *La Presse*, au Canada, au *Devoir* et à *La Patrie*, succéda à Olivar Asselin à la direction du *Nationaliste* et fonda aussi son propre journal, *L'Action*.



1884-1918

Le prix est attribué à l'automne de chaque année.

- Le lauréat reçoit une somme de 3 000 \$.
 - Le Conseil lui remet aussi un parchemin faisant état des motifs pour lesquels le prix est décerné.
 - Les articles primés sont publiés dans la collection «Notes et documents» du Conseil de la langue française.
-

PRÉSENTATION DE CANDIDATURE

Le journaliste doit:

- présenter personnellement sa candidature ou être proposé par un autre journaliste
 - utiliser le formulaire préparé par le Conseil de la langue française
 - fournir un curriculum vitae
- joindre dix articles parus entre le 1^{er} août 1983 et le 31 juillet 1984
- expédier le dossier de candidature au Conseil de la langue française à l'attention de monsieur Gérard Lapointe, secrétaire.

Toute présentation de candidature doit parvenir au Secrétaire du Conseil de la langue française avant le 30 septembre 1984.

CRITÈRES D'ATTRIBUTION

Pour l'attribution du prix, le jury tient compte, notamment, des critères suivants:

- la conformité aux codes du français écrit (orthographe, syntaxe, etc.)
 - la manifestation de qualités stylistiques certaines
 - l'originalité du style
 - la clarté et la rigueur de la langue
- l'utilisation d'un vocabulaire accessible à une large majorité de Québécois
 - l'emploi d'une langue comprise par l'ensemble des francophones.

Le jury se réserve le droit de ne pas accorder le prix s'il le juge à propos. Les dossiers sont traités confidentiellement.
